

CLAUDE LE COGUEC

Pascal Vituret

roman

nrf

GALLIMARD

PASCAL VITURET

CLAUDE LE COGUIEC

Pascal Vituret

roman

nrf

GALLIMARD

Quatrième édition

*Tous droits de traduction et de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1945.*

A mon frère LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

I

— *Gloria in excelsis Deo...*

Il chante, voix anonyme au milieu de celles de ses camarades. Ils sont une vingtaine entassés sur l'étroite tribune qui domine la nef. Ils sont une vingtaine massés autour de l'orgue dont les longs tuyaux — cigares métalliques — brillent dans le soleil.

— *Et in terra pax hominibus bonae voluntatis...*

« Je chante tout de même mieux que les autres. » Pascal écoute sa voix sortir de sa bouche, c'est avec des oreilles d'étranger qu'il juge chaque note émise par son gosier, il l'entend comme si c'était une voix inconnue. Insensiblement il hausse le ton, gonfle ses poumons et la voix éjectée des sacs élastiques de chair spongieuse se déploie devant lui, voile gonflée de vent.

— *Laudamus Te*

— *Benedicimus Te*

— *Adoramus Te...*

Il loue le Seigneur, le bénit, l'adore et le glorifie avec une puissance dominatrice. Sa voix prend possession de la nef, se heurte à l'autel où le prêtre officie dans un nuage parfumé. La voix de Pascal baigne les entrailles maternelles de M^{me} Vituret qui suit l'office le nez dans son missel.

— *Domine Deus, Rex coelestis, Deus Pater omnipotens...*

Devant les yeux de M^{me} Vituret les lettres d'imprimerie dansent et s'embrouillent : il n'y a plus de lettres, rien qu'une grande tache grise. Elle ne comprend plus le sens des paroles liturgiques que ses lèvres mur-

murent par habitude ayant pris pour toujours le pli des mots. Elle écoute son fils avec ferveur. Il est près d'elle, autour d'elle, en elle. Sa voix la revêt d'un invisible manteau ondoyant qui l'entraîne dans ses plis agités. Elle est la mère de ce garçon qui chante si bien. La voix de son fils c'est le cordon ombilical qui le retient à elle, le lien qu'on ne pourra jamais trancher. Et soudain elle entend :

— *Qui tollis peccata mundi, miserere nobis.*

Elle se sent grandement honteuse et pécheresse. Devant ses yeux les lettres du missel viennent se ranger en bon ordre. Elle lit :

— *Miserere nobis...*

— *Miserere nobis*, dit-elle en se frappant la poitrine.

La voix de Pascal a maintenant des accents déchirants, il implore certes, mais c'est une supplication jubilante. Sa voix forte et harmonieuse se détache sur la grisaille des autres voix avec un sens très juste de l'art dramatique : le plain-chant, dans sa sobre grandeur, se prête assez au ton tragique.

— ... *miserere nobis...*

La voix de Pascal est humble et douloureuse, mais ses yeux errent indifférents sur les vitraux traversés par des épées colorées. Un rayon cramoisi frappe la chape du prêtre qui officie dans le sang. Pascal s'amuse à dénombrer les fidèles tandis qu'il continue à chanter.

C'est le printemps. Mieux que dans les vergers fleuris sa présence éclate ici, dans l'église : pailles claires enrubannées, des quantités de nœuds de tulle mousseux pareils à des sucreries de première communion, un souci de rénovation, de propreté apparente. Agressif même, ce goût du nouveau qui obsède les filles aux changements de saison. Il ne voit que des chapeaux et des épaules et, au milieu de ces chapeaux et de ces épaules, il distingue le chapeau neuf et les épaules fines et tombantes de sa mère. « Pauvre maman, jamais elle n'arrivera à se bien coiffer : en fait de tarte celle-là est réussie. Elle fait réellement tout ce qu'elle peut pour s'enlaidir. C'est vrai qu'il faut être *convenable*, dirait papa. » Sa voix éclate triomphante :

— *Cum Sancto Spiritu in gloria Dei Patris...*

puis se pose délicate comme la chute de la feuille tombant épuisée de l'arbre qui l'a nourrie tout l'été :

— *Amen.*

Le silence rendu pesant par l'ordre du prêtre :

— *Oremus...*

s'étale comme une flaque d'huile. Presque toutes les femmes lisent leur paroissien avec une attention distraite. Les hommes, leurs chapeaux roulant dans leurs mains, regardent le centre de la voûte, renoncule où les colonnes gothiques viennent se nouer précieusement. Seulement eux ne les voient pas, ils ne voient même pas cette beauté évidente. Ils sont tous très petits dans l'église démesurée, ils sont très petits et ne pensent à rien.

A l'autel le prêtre, les deux mains écartées, penché sur son gros livre aux rubans multicolores, semble porter le poids de la lumière qui se pose sur ses paumes renversées. Quand il se déplace c'est dans un poudroier de feu.

— *Alleluia!*

L'allégresse de la sublime musique tombe sur ceux d'en bas qui, grâce aux chanteurs, participent à nouveau au Saint Sacrifice.

Puis, après l'éclatement joyeux, c'est le reflux du silence rompu seulement par les cliquettements réguliers de l'encensoir autour de l'Évangile. Pascal s'ennuie. Il regarde ses ongles. Ils sont sales. Subrepticement il sort sa lime de sa poche et se met à les racler. Mais une poussière fine s'est incrustée dans la chair durcie qu'il fait saigner tant il met de force dans son geste. Ses deux mains sont cachées aux yeux des autres à la hauteur de son ventre. Il s'énerve. L'orgue prélude.

— *Credo...*

Mécanique parfaitement au point, il se met à chanter, un peu agacé de sentir sous ses ongles la douleur de ses écorchures. « Où ai-je bien pu me salir ainsi dès le matin ? »

— *Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine...*

Tous baissent le ton jusqu'au murmure.

— ... *et HOMO FACTUS EST...*

Pascal distrait continue seul à chanter très fort :

— ... *et HOMO FACTUS EST...*

M^{me} Vituret tressaille. A quoi pense Pascal, a-t-il perdu la tête ?

Les autres chanteurs lui jettent des regards courrou-

cés : on le sait, qu'il chante mieux que tout le monde, mais ce n'est pas un théâtre ici, les cabotins n'ont rien à faire sur cette tribune ! Pascal sent le poids de ces reproches informulés, il n'ose regarder ses camarades et c'est soulagé qu'il laisse expirer l'*Amen* sur ses lèvres.

En bas on s'agite. Les sacs s'ouvrent, dans les mains on cache la pièce de dix sous qu'on va donner à la quête et celle de cinq sous destinée à la chaisière. Sur l'autel cependant le miracle se prépare et personne dans l'assistance ne sent Dieu approcher : Pascal moins que les autres. Il regarde ses mains aux ongles douteux. « Je dois avoir encore cette tâche à mon pantalon, j'ai oublié de la faire nettoyer par Marguerite et comme elle ne sait rien voir toute seule... comme dégourdie, celle-là ! » Mais ses mains surtout l'agacent : elles sont grandes et belles et se remarquent tout de suite. Il a oublié de prendre des gants. « Encore une occasion pour père, s'il était là, de me vexer, sans en avoir l'air naturellement, parce que lui, ses ongles sont toujours parfaitement nets. Il est vrai qu'il passe son temps à les nettoyer, même à table, et les coupe si courts qu'on croirait qu'il se les ronge. Après tout il se les ronge peut-être. »

M^{me} Vituret continue de suivre l'office le nez dans son missel.

— *Lavabo inter innocentes manus meas et circumdabo altare tuum Domine.*

Elle continue la lecture du psaume, s'efforçant de ne penser qu'à Dieu, de n'entendre au fond d'elle que les paroles humbles et ferventes de la prière, mais c'est la voix insolente de Pascal qui sonne à ses oreilles comme une cloche sourde et étreint son cœur d'une douleur lancinante.

— ... *et HOMO FACTUS EST...*

Elle s'applique à lire et à comprendre le texte sacré :

— *Ego autem in innocentia mea ingressus sum : redime me et miserere nobis.*

« Pour moi qui marche en toute droiture. Est-ce que je marche vraiment en toute droiture ? N'est-ce pas orgueilleux à moi de le prétendre ? Prenez pitié de moi, Seigneur. » Elle oublie de chercher la préface. Confondue et humiliée elle fait corps avec son prie-Dieu. Elle redit :

— Prenez pitié de moi, Seigneur.

Elle répète cette phrase comme s'il s'agissait d'une incantation destinée à faire surgir devant elle toute la pitié du Christ. Elle se sent engourdie et détendue, saisie d'une envie de dormir.

— Prenez pitié de moi, Seigneur.

Le Seigneur ne l'abandonnera pas. Il ne « viendra pas comme un voleur ». Serait-elle prête à le recevoir ?

Sorti d'une poitrine unique et multiple le *Sanctus* se déploie avec fougue au-dessus des têtes penchées.

— *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus Sabaoth*

Pleni sunt coeli et terra gloria tua

Hosanna in excelsis.

L'allégresse martiale convient au Seigneur, Dieu des Armées. La voix de Pascal est une trompette d'argent toute vibrante de joie, mais les sons qu'elle émet ne montent pas vers le ciel, ils descendent sur les fidèles. Toutes les voix arrêtées par les hautes voûtes retombent au sol, pluie immatérielle, lustrale, torrent de beauté qui déferle sur toutes ces têtes indifférentes.

— *Hosanna in excelsis.*

Le prêtre baise l'autel. Sa chasuble se plie à angle droit. Il a l'air d'une statue de bois articulée.

« Maintenant c'est le grand sacrifice. » Pascal observe le drame qui se joue en bas au fond du chœur, au milieu des ors croustillants de l'autel Renaissance, dans le flamboiement odorant des cierges. Le prêtre trace les signes de croix magiques afin que le miracle de la transsubstantiation du pain en corps du Christ et du vin en Son Sang s'accomplisse. « Si c'était vrai. Si Dieu venait réellement sur cet autel. Tous ces indifférents se trouveraient aplatis comme des limaces devant sa grandeur. Il n'y aurait plus qu'un mouvant et gémissant tapis humain sur lequel sa main ne daignerait même pas s'appesantir. Pourraient-ils seulement relever la tête quand le poids de sa majesté se ferait sentir ainsi à distance ? Oseraient-ils continuer à vivre comme ils le font ? Les Aztèques quand ils bouffaient la victime du sacrifice, le Dieu fait homme qu'ils avaient créé, croyaient fermement dévorer Dieu. La magie est-elle plus forte que notre religion épuisée ? Pourquoi dis-je *magie* ? Je n'ai pas le droit de juger... et magie est péjoratif pour nous autres. Moi-même je ne suis qu'un

esthète. Je ne viens à l'église que pour chanter, une fois de temps en temps pour *faire plaisir à maman*. Je viens regarder le cérémonial d'un mythe désaffecté. Je me dégoûte... »

Le servent sonne le premier coup avertisseur. Tous les prie-Dieu qu'on retourne font un bruit indécent. « On devrait obliger les catholiques à rester agenouillés ou debout pendant toute la messe. » Ce bruit a toujours irrité Pascal, il le trouve aussi déplacé à ce moment que le bruit d'une chasse d'eau. L'orgue prélude. Pascal exaspéré a envie de crier : *Assez !* Il jette à l'organiste un regard noir. La musique coule très lente et noie l'assistance dans ses flots mélodieux et douceâtres : une sonate de Haëndel. « C'est joli, doivent se dire ces bougres d'idiots qui s'imaginent être des catholiques. »

Le servent sonne les trois coups.

Au-dessus de la tête du prêtre monte, pleine lune minuscule, l'hostie. L'orgue laisse toujours couler le flot intarissable de son sirop. Une personne au moins ne s'est pas prosternée. Une autre aussi : Pascal qui regarde l'hostie. « Si tu es là, Dieu, foudroie l'homme insolent et orgueilleux qui ose te défier. » C'est enfantin, cette attitude, il le sait bien mais il aime narguer cette grandeur qu'il a toujours été habitué à craindre avant de l'aimer. Le poids de cette grandeur l'accable et le gêne. « La rejeter au loin, cette illusion. » Puis il laisse son regard errer sur toutes ces têtes penchées. « A quoi pensent-ils ? Au déjeuner, à l'apéritif qu'ils vont prendre en sortant, à leurs petits ennuis quotidiens qui arrivent, fournis par Dieu lui-même ? Savent-ils seulement en toute conscience que ce Dieu meurt une fois de plus pour eux ? Qu'il meurt tous les jours, volontairement ? Eux n'ont qu'une seule mort à envisager et ils tremblent de frayeur. Ils tremblent depuis le jour où le raisonnement leur a été donné, pour leur malheur, jusqu'à celui où ils devront comparaître devant un tribunal et, devant ce tribunal, quelle qu'ait été leur vie, ils devront plaider coupables. »

L'hostie s'élève à nouveau très blanche, énorme dans sa petitesse. « Et le prêtre ? A-t-il pleinement conscience de la grandeur de son rôle ? Croit-il vraiment tenir dans ses mains le corps du Christ, ce corps qu'il

va dévorer tout à l'heure ? Peut-il vraiment ne penser qu'à Dieu, quelle que soit sa foi ? »

M^{me} Vituret tente de lire.

— *Unde et memores Domine nos servi tui...*

Puis elle ne lit plus, se contentant de supplier à voix basse. « Je vous aime, mon Dieu, ayez pitié de moi, je vous aime. » Cet amour qu'elle s'acharne à exprimer, elle ne le ressent pas. Écho persistant, la voix de Pascal sonne au creux de son être.

— ... *et HOMO FACTUS EST...*

Désespérée elle appelle Dieu à son secours. « Vous devez vous montrer, Seigneur, rien qu'une fois, une seule. » Dieu s'éloigne, elle le sent. Toute sa vie pourtant n'a été dirigée qu'en fonction de cet instant où Dieu enfin se manifesterait à elle. C'est pourquoi elle assiste chaque jour régulièrement à la messe, mais jamais elle n'a senti sa présence en elle, pas même après la communion. Elle s'obstine à prier avec une ferveur automatique et volontaire et son attente résignée est souvent prête à se transformer en colère, malgré les reproches de son confesseur.

— Priez, ma fille, lui dit-il, et soyez plus humble.

Alors elle prie. Mais où est Dieu ? Tous ceux qui l'entourent le cherchent-ils comme elle ? Dieu n'est tout de même pas dans ce silence rompu par la musique de l'orgue. Dieu n'est pas le silence, c'est autre chose. C'est aussi grand, aussi désespérant, aussi inexorable que le vide qui se creuse en elle. Elle est un temple déserté, dans les murs duquel résonne ironique la voix de Pascal et la mère tremble d'entendre son fils crier, d'un appel puissant que les parois du temple répercutent à l'infini, si fort que tous vont l'entendre :

— Dieu est absent.

M^{me} Vituret met la main devant sa bouche. Pascal va-t-il se taire ? La voix hurlante heurte et martelle la porte de sa bouche. Elle masque ses lèvres de sa main. Tous vont se retourner, la regarder, ils vont reconnaître la voix de son fils, celle du démon :

— DIEU EST ABSENT.

« Ce n'est pas vrai. Pascal Mon enfant. Ne l'écoutez pas. Priez. »

Bruit de feuilles mortes piétinées, frôlement du vent dans les branches, les têtes se relèvent, les échines

se redressent, tous les corps éprouvent un besoin de détente animale après cette prosternation conventionnelle. A l'autel le prêtre prie, crucifié à rebours, dans une immobilité douloureuse. A bout de nerfs, M^{me} Vituret pose sur l'assemblée un regard éteint, puis automatiquement elle récite le *Pater* avec l'officiant.

—... *Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés...*

« Ce n'est pas vrai, nous ne pardonnons jamais tout à fait. Pourquoi Dieu serait-il plus indulgent que ses créatures ? » Elle a honte tout à coup. Demande pardon à Dieu invisible à ses yeux, insensible à son cœur, mais présent, parce qu'il faut qu'il soit présent. Quel sens aurait sa vie si Dieu n'existait pas ?

Pendant qu'à pleine voix les chanteurs entonnent l'*Agnus Dei*, quelques fidèles pressés se dirigent discrètement vers la sortie. Le prêtre se prépare à communier et les fuyards, après une rapide et honteuse génuflexion, disparaissent en coup de vent. Le double tambour de la porte frappe avec un choc mat et, l'espace d'une seconde, un éclat de soleil troue, coup d'œil curieux, la pénombre de l'église. De sa place, Pascal guette et compte les déserteurs. Ils sont trop bientôt pour qu'il puisse les recenser. « Ils s'imaginent avoir accompli leur devoir, persuadés que Dieu leur tiendra compte de cet odieux simulacre quand arrivera l'heure, prochaine, de leur mort..., puisque en définitive ils ne viennent à la messe que pour se préparer une police d'assurance sur l'au-delà. »

Comme s'il avait senti derrière lui la masse des fidèles se désagréger lentement, le prêtre maintenant accélère la lecture des prières. M^{me} Vituret a bien essayé de s'associer à la communion mais à son corps défendant ses yeux suivent les départs qui se multiplient autour d'elle et qui s'effectuent maintenant sans retenue, sans pudeur : il y a aussi des gens mal élevés qui se croient permis de déboutonner leur gilet après un bon repas. Des yeux ont poussé derrière sa tête, ils fixent la porte, tout son être a besoin de soleil et d'air frais. Pascal aussi aspire à l'évasion tandis que sa mère s'obstine à suivre l'office avec une attention crispée.

— *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.*

ROMANCIÈRES

Simone de Beauvoir

L'Invitée

Le Sang des Autres (*en préparation*)

Jeanine Bouissoumousse | *Madeleine Bourdouxhe*

L'Étoile filante

La Femme de Gilles

Gabrielle Cabrini

La Résurrection des Morts

Josette Clotis

Le Temps Vert

Une Mesure pour rien

Marquerite Duras

Lucienne Favre

La Vie tranquille

Mille et un Jours

Clarisse Francillon

Chronique locale

Le Plaisir de Dieu

La Mivoie

Coquillage

Béatrice et les Insectes

Hélène Froment

On ne revient pas

Femme

Claire Fromont

Pégonie

Jeanne Galzy

Jeunes Filles

Le Village Rêve

en Serre chaude

Pays perdu

Les Oiseaux des Îles

Odette Joyeux

Agathe de Nieul l'Espoir

Paule Lavergne

Printemps

Le Maître

Jacqueline Roncey

Banine Thillet

3^{me} Classe

Nami

Edith Thomas

La Mort de Marie

L'homme criminel

Sept-Sorts

En préparation : Le Champ libre

Louise de Vilmorin

La fin des Villavide

Le Lit à Colonnes

Sainte-Unefois

Louise Weiss

LA MARSEILLAISE

I. Allons Enfants de la Patrie

II. Le Jour de Gloire

III. L'Étendard Sanglant (*en préparation*)